

34134
P H E D R E

TRAGÉDIE,

EN CINQ ACTES ET EN VERS.

De Mr. R A C I N E.

LE PRIX EST DE 10. GRAINS.



N A P L E S

De L' IMPRIMERIE DE JEAN GRAVIER.

MDCCLXXVII.

Avec Approbation et Privilège.



A C T E U R S.

THESEE, *fi's d'Egée , Roi d'Athenes.*

PHEDRE, *femme de Thésée , fille de Minos & de Pasiphaé.*

HIPPOLYTE, *fi's de Thésée & d'Antiope , Reine des Amazones.*

ARICIE, *princesse du sang royal d'Athenes.*

OENONE, *nourrice & confidente de Phédre.*

THERAMENE, *gouverneur d'Hippolyte.*

ISMENE, *confidente d'Aricie.*

PANOPE, *femme de la suite de Phédre.*

GARDES.

La Scène est à Trézène , ville du Péloponèse.

P H E D R E ,

T R A G È D I E .

A C T E P R E M I E R .

S C È N E P R E M I E R E .

HIPPOLYTE , THERAMÈNE .

H I P P O L Y T E .

LE dessein en est pris , je pars , cher Théramène ,
Et quitte le séjour de l'aimable Trézène ,
Dans le doute mortel dont je suis agité ,
Je commence à rougir de mon oisiveté .
Depuis plus de six mois , éloigné de mon pere ,
J'ignore le destin d'une tête si chere .
J'ignore jusqu'aux lieux qui le peuvent cacher .

T H E R A M È N E .

Et dans quels lieux , Seigneur , l'allez-vous donc chercher ?

Déjà , pour fatissaire à votre juste crainte ,
J'ai couru les deux mers que sépare Corinthe .
J'ai demandé Thésée aux peuples de ces bords
Où l'on voit l'Achéron se perdre chez les morts .
J'ai visité l'Elide , & laissant le Ténare ,
Passé jusqu'à la mer qui vit tomber Icare .
Sur quel espoir nouveau , dans quels heureux climats
Croyez-vous découvrir la trace de ses pas ?
Qui sçait même , qui sçait si le roi votre pere
Veut que de son absence on sache le mystère ?

A

Et

2 P H É D R E

Et si, lorsqu'avec vous, nous tremblons pour ses jours,
Tranquille, & nous cachant de nouvelles amours,
Ce héros n'attend point qu'une amante abusée

H I P P O L Y T E.

Cher Théramène, arrête, & respecte Thésée.
De ses jeunes erreurs désormais revenu,
Par un indigne obstacle il n'est point retenu;
Et fixant de ses vœux l'inconstance fatale,
Phédre, depuis longtems, ne craint plus de rivale.
Enfin en le cherchant je suivrai mon devoir,
Et je fuirai ces lieux que je n'ose plus voir.

T H E R A M È N E.

Hé, depuis quand, Seigneur, craignez-vous la présence

De ces paisibles lieux, si chers à votre enfance,
Et dont je vous ai vû préférer le séjour
Au tumulte pompeux d'Athènes, de la cour?
Quel péril, ou plutôt quel chagrin vous en chasse?

H I P P O L Y T E.

Cet heureux tems n'est plus. Tout a changé de face
Depuis que sur ces bords les dieux ont envoyé
La fille de Minos & de Pasiphaé.

T H E R A M È N E.

J'entens. De vos douleurs la cause m'est connue,
Phédre ici vous chagrine, & blesse votre vûe.
Dangereuse marâtre, à peine elle vous vit,
Que votre exil d'abord signala son crédit.
Mais sa haine sur vous autrefois attachée,
On s'est évanouïe, ou s'est bien relâchée.
Et d'ailleurs, quels périls vous peut faire courir
Une femme mourante, & qui cherche à mourir?
Phédre, atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à taire,
Lasse enfin d'elle-même, & du jour qui l'eclaire,
Pent-elle contre vous former quelques desseins?

H I P P O L Y T E.

Sa vaine inimitié n'est pas ce que je crains.
Hippolyte en partant fuit une autre ennemie.
Je fuis, je l'avouerai, cette jeune Aricie,

Re-

TRAGÉDIE.

Reste d'un sang fatal conjuré contre nous.

THERAMENE.

Quoi? Vous-même, Seigneur, la perlieutez vous?
Jamais l'aimable sœur des cruels Pallantides
Trempa-t-elle aux complots de ses freres perfides?
Et devez-vous haïr ses innocens appas?

HIPPOLYTE.

Si je la haïssois, je ne la fuïrois pas.

THERAMENE.

Seigneur, m'est-il permis d'expliquer votre fuite
Pourriez-vous n'être plus ce superbe Hippolyte,
Implacable ennemi des amoureuses loix;
Et d'un jong que Thésée a subi tant de fois?
Vénus, par notre orgueil si long temps méprisée,
Voudroit-elle à la fin justifier Thésée?
Et vous mettant au rang du reste des mortels,
Vous a-t-elle forcé d'encenser ses autels?
Aimeriez-vous, Seigneur?

HIPPOLYTE.

Ami, qu'oses-tu dire?

Toi, qui connois mon cœur depuis que je respire,
Des sentimens d'un cœur si fier, si dédaigneux;
Peux-tu me demander le désaveu honteux?
C'est peu qu'avec son lait une mere Amazone
M'ait fait succer encor cet orgueil qui t'étonne.
Dans un âge plus mûr moi-même parvenu,
Je me suis applaudi, quand je me suis connu.
Attaché, près de moi par un zèle sincère,
Tu me contois alors l'histoire de mon pere.
Tu fais combien mon ame, attentive à ta voix,
S'échauffoit au récit de ses nobles exploits;
Quand tu me dépeignois ce héros intrépide,
Consolant les mortels de l'absence d'Alcide,
Les monstres étouffés, & les brigands punis,
Procruste, Cercyon, & Scyrron, & Sinnis,
Et les os dispersés du géant d'Epidaure,
Et la Crete fumant du sang du Minotaure.
Mais quand tu recitois des faits moins glorieux,

P H É D R E,

Sa foi par tout offerte, & reçûe en cent lieux,
 Hélène à ses parens dans Sparte dérobée,
 Salamine témoin des pleurs de Périclès,
 Tant d'autres, dont les noms lui sont même échappés,

Trop crédules esprits que sa flamme a trompés;
 Ariane aux rochers contant ses injustices;
 Phédre enlevée enfin sous de meilleurs auspices;
 Tu sçais comme, à regret écoutant ce discours,
 Je te pressois souvent d'en arrêter le cours.
 Heureux! si j'avois pû ravir à la mémoire
 Cette indigne moitié d'une si belle histoire.
 Et moi-même, à mon tour, je me verrois lié?
 Et les dieux jusques-là m'auroient humilié?
 Dans mes lâches soupirs d'autant plus méprisable,
 Qu'un long amas d'honneur rend Thésée excusable,
 Qu'aucuns monstres par moi domtés jusqu'aujourd'hui,

Ne m'ont acquis le droit de fallir comme lui.
 Quand même ma fierté pourroit s'être adoucie,
 Aurois-je pour vainqueur dû choisir Aricie?
 Ne souviendrait-il plus à mes sens égarés,
 De l'obstacle éternel qui nous a séparés,
 Mon pere la reprouve, & par des loix sévères,
 Il défend de donner des neveux à ses freres,
 D'une tige coupable il craint un rejetton.
 Il veut avec leur sœur ensevelir leur nom,
 Et que, jusqu'au tombeau, soumise à sa tutelle,
 Jamais les feux d'hymen ne s'allument pour elle.
 Dois-je épouser ses droits contre un pere irrité?
 Donnerai-je l'exemple à la témérité?
 Et dans un fol amour ma jeunesse embarquée...

T H É R A M È N E.

Ah, Seigneur! Si votre heure est une fois marquée,
 Le ciel de nos raisons ne sçait point s'informer..
 Thésée ouvre vos yeux en voulant les fermer;
 Et sa haine irritant une flamme rebelle,
 Prête à son ennemie une grace nouvelle.

Enfin

T R A G E D I E.

Enfin d'un chaste amour pourquoi vous effrayer?
 S'il a quelque douceur, n'osez-vous l'essayer?
 Et aurez-vous toujours un farouche scrupule?
 Craint-on de s'égarer sur les traces d'Hercule?
 Quels courages, Vénus n'a-t-elle pas domtés?
 Vous-même où seriez-vous, vous, qui la combattez,
 Si toujours Antiope à ses loix opposée,
 D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thésée?
 Mais que sert d'affecter un superbe discours?
 Avoïez-le, tout change; &, depuis quelques jours,
 On vous voit moins souvent, orgueilleux & sauvage,
 Tantôt faire voler un char sur le rivage,
 Tantôt, sçavant dans l'art par Neptune inventé,
 Rendre docile au frein un coursier indomté.
 Les forêts de nos cris moins souvent retentissent.
 Chargés d'un feu secret vos yeux s'apèsantissent.
 Il n'en faut point douter, vous aimez, vous brûlez.
 Vous périssiez d'un mal que vous dissimulez.
 La charmante Aricie a-t-elle sçu vous plaire?

H I P P O L Y T E.

Théramène, je pars & vais chercher mon pere.

T H E R A M E N E.

Ne verrez-vous point Phédre avant que de partir,
 Seigneur?

H I P P O L Y T E.

C'est mon dessein, tu peux l'en avertir.
 Voyons-la, puisqu'ainsi mon devoir me l'ordonné.
 Mais, quel nouveau malheur trouble sa chere Oenone?

S C E N E II.

HIPPOLYTE, OENONE, THERAMENE.

O E N O N E.

HÉlas, Seigneur! quel trouble au mien peut
 être égal?

La Reine touche presque à son terme fatal.

A 3

En

P H E D R E.

En vain à l'observer jour & nuit je m'attache,
Elle meurt dans mes bras d'un mal qu'elle me cache.
Un désordre éternel règne dans son esprit.
Son chagrin inquiet l'arrache de son lit.
Elle veut voir le jour. Et sa douleur profonde
M'ordonne toutefois d'écarter tout le monde...
Elle vient.

H I P P O L Y T E.

Il suffit, je la laisse en ces lieux ;
Et ne lui montre point un visage odieux.

S C E N E III.

P H E D R E, O E N O N E.

P H E D R E.

N'Allons point plus avant. Demeurons, chère
Oenone.

Je ne me soutiens plus. Ma force m'abandonne.
Mes yeux sont éblouis du jour que je revois ;
Et mes genoux tremblans se dérobent sous moi. Hé-
las ! *(Elle s'assit.)*

O E N O N E.

Dieux tout puissans ! que nos pleurs vous apaisent.

P H E D R E.

Que ces vains ornemens, que ces voiles me pèsent !
Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux ?
Tout m'afflige, & me nuit, & conspire à me nuire.

O E N O N E.

Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se dé-
truire !

Vous même, condamnant vos injustes desseins,
Tantôt à vous parer vous excitiez nos mains.
Vous, même, rappelant votre force première ;
Vous vouliez vous montrer & revoir la lumière ;

Vous

TRAGÉDIE.

Vous la voyez, Madame; &, prête à vous cacher,
Vous haïssez le jour que vous veniez chercher?

P H E D R E.

Noble & brillant auteur d'une triste famille,
Toi, dont ma mere osoit se vanter d'être fille,
Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois,
Soleil, je te viens voir pour la dernière fois.

O E N O N E.

Quoi? Vous ne perdrez point cette cruelle envie?
Vous verrai-je toujours, renonçant à la vie,
Faire de votre mort les funestes apprêts?

P H E D R E.

Dieux! Que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!
Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière?
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière!

O E N O N E.

Quoi, Madame?

P H E D R E.

Insensée, où suis-je, & qu'ai-je dit?
Où laissai-je égarer mes vœux & mon esprit?
Je l'ai perdu. Les dieux m'en ont ravi l'usage.
Oenone, la rougeur me couvre le visage,
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs;
Et mes yeux, malgré moi, se remplissent de pleurs.

O E N O N E.

Ah! S'il vous faut rougir, rougissez d'un silence,
Qui de vos maux encore aigrit la violence.
Rebelle à tous nos soins, sourde à tous nos discours,
Voulez-vous, sans pitié, laisser finir vos jours?
Quelle fureur les borne au milieu de leur course?
Quel charme ou quel poison en a tari la source?
Les ombres par trois fois ont obscurci les cieux,
Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux,
Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure,
Depuis que votre corps languit sans nourriture.
A' quel affreux dessein vous laissez-vous tenter?
De quel droit sur vous-même osez-vous attenter?
Vous offensez les dieux auteurs de votre vie.

A 4

Vous

8 P H E D R E,
Vous trahissez l'époux à qui la foi vous lie,
Vous trahissez enfin vos enfans malheureux,
Que vous précipitez sous un joug rigoureux.
Songez qu'un même jour leur ravira leur mere,
Et rendra l'espérance au fils de l'étrangere,
A' ce fier ennemi de vous, de votre sang,
Ce fils qu'une Amazone a porté dans son flanc,
Cet Hippolyte...

P H E D R E.

Ah, dieux!

O E N O N E.

Ce reproche vous touche?

P H E D R E.

Malheureuse, quel nom est sorti de ta bouche?

O E N O N E.

Hé bien, votre colère éclate avec raison,
J'aime à vous voir frémir à ce funeste nom.
Vivez donc. Que l'amour, le devoir vous excite.
Vivez, ne souffrez pas que le fils d'une Scythe,
Accablant vos enfans d'un empire odieux,
Commande au plus beau sang de la Grèce & des
dieux.

Mais ne différez point, chaque moment vous tue
Réparez promptement votre force abattue.
Tandis que de vos jours, prêts à se consumer,
Le flambeau dure encore & peut se rallumer.

P H E D R E,

J'en ai trop prolongé la coupable durée.

O E N O N E.

Quoi? De quelques remords êtes-vous déchirée?
Quel crime a pu produire un trouble si pressant?
Vos mains n'ont point trempé dans le sang inno-
cent?

P H E D R E.

Graces au ciel, mes mains ne sont point criminelles.
Plût aux dieux que mon cœur fût innocent comme
elles!

OE

OENONE.

Et quel affreux projet avez-vous enfanté.
Dont votre cœur encor doit être épouvanté?

PHEBRE.

Je t'en ai dit assez. Epargne-moi le reste.
Je meurs pour ne point faire un aveu si funeste.

OENONE.

Mourez donc, & gardez un silence inhumain.
Mais, pour fermer vos yeux, cherchez une autre
main.

Quoiqu'il vous reste à peine une foible lumière.
Mon ame chez les morts descendra la première.
Mille chemins ouverts y conduisent toujours;
Et ma juste douleur choisira les plus courts.
Cruelle, quand ma foi vous a-t-elle déçû?
Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçû?
Mon país, mes enfans, pour vous j'ai tout quitté.
Réservez vous ce prix à ma fidélité?

PHEBRE.

Quel fruit espères-tu de tant de violence?
Tu frémeras d'horreur si je romps le silence.

OENONE.

Et que me direz-vous, qui ne cède, grands dieux?
A l'horreur de vous voir expirer à mes yeux?

PHEBRE.

Quand tu sauras mon crime, & le sort qui m'accable,
Je n'en mourrai pas moins, j'en mourrai plus coupable.

OENONE.

Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés,
Par vos foibles genoux que je tiens embrassés,
Délivrez mon esprit de ce funeste doute.

PHEBRE.

Tu le veux. Leve-toi.

OENONE.

Parlez. Je vous écoute.

PHE.

P H E D R E ,

P H E D R E .

Ciel ! Que lui vais-je dire ! Et par où commencer ?

O E N O N E .

Par des vaines frayeurs cessez de m' offenser .

P H E D R E .

O haine de Vénus ! O fatale colère !

Dans quels égaremens l' amour jetta ma mere !

O E N O N E .

Oublions-les , Madame ; & qu'à tout l' avenir

Un silence éternel cache ce souvenir .

P H E D R E .

Ariane ma sœur ! De quel amour blessée ,

Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée !

O E N O N E .

Que faites-vous , Madame ? Et quel mortel ennui

Contre tout votre sang vous anime aujourd' hui ?

P H E D R E .

Puisque Vénus le veut , de ce sang déplorable

Je pérís la dernière , & la plus misérable .

O E N O N E .

Aimez-vous ?

P H E D R E .

De l' amour j' ai toutes les fureurs .

O E N O N E .

Pour qui ?

P H E D R E .

Tu vas oüir le comble des horreurs .

J' aime . . . A ce nom fatal je tremble , je frissonne .

J' aime . . .

O E N O N E .

Qui ?

P H E D R E .

Tu connois ce fils de l' Amazone .

Ce prince si long-tems par moi-même opprimé .

O E N O N E .

Hippolyte ? Grands dieux !

P H E D R E .

C' est toi qui l' as nommé .

OE-

OENONE.

Juste ciel ! Tout mon sang dans mes veines se glace.
O désespoir ! O crime ! O déplorable race !
Voyage infortuné ! Rivage malheureux ,
Falloit-il approcher de tes bords dangereux ?

PHÈDRE.

Mon mal vient de plus loin . A peine au fils d'Egée ,
Scus les loix de l'hymen je m'étois engagée ,
Mon repos , mon bonheur sembloit être affermi ,
Athenes me montra mon superbe ennemi .
Je le vis , je rougis , je pâlis à sa vue .
Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue .
Mes yeux ne voyoient plus , je ne pouvois parler ,
Je sentis tout mon corps & transir , & brûler .
Je reconnus Vénus , & ses feux redoutables ;
D'un sang qu'elle poursuit tourmens inevitables .
Par des vœux assidus je crus les détourner ,
Je lui bâtis un temple , & pris soin de l'orner .
De victimes moi-même , à toute heure entourée ,
Je cherchois dans leur flanc ma raison égarée .
D'un incurable amour , remèdes impuissans !
En vain sur les autels ma main brûloit l'encens .
Quand ma bouche imploroit le nom de la déesse ,
J'adorois Hippolyte ; & , le voyant sans cesse ,
Même au pied des autels que je faisois fumer .
J'offrois tout à ce dieu que je n'osois nommer .
Je l'évitois par tout : O comble de misère !
Mes yeux le retrouvoient dans les traits de son pere .
Contre moi-même enfin j'osai me révolter .
J'excitai mon courage à le persécuter .
Pour bannir l'ennemi dont j'étois idolâtre ,
J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre ,
Je pressai son exil ; & mes cris éternels
L'arrachèrent du sein , & des bras paternels .
Je respirois , Oenone . Et , depuis son absence ,
Mes jours moins agités couloient dans l'innocence .
Soumise à mon époux , & cachant mes ennuis ,
De son fatal hymen je cultivois les fruits .

Vai-

Vaines précautions ! Cruelle destinée !
 Par mon époux lui-même à Trézène amenée :
 J' ai revû l' ennemi que j' avois éloigné .
 Ma blessure trop vive aussi-tôt a saigné .
 Ce n' est plus une ardeur dans mes veines cachée ;
 C' est Vénus toute entière à sa proie attachée .
 J' ai conçu pour mon crime une juste terreur .
 J' ai pris la vie en haine , & ma flamme en horreur .
 Je voulois , en mourant , prendre soin de ma gloire ,
 Et dérober au jour une flamme si noire .
 Je n' ai pu soutenir tes larmes , tes combats .
 Je t' ai tout avoué , je ne m' en repens pas ,
 Pourvu que de ma mort respectant les aproches ,
 Tu ne m' affliges plus par d' injustes reproches ;
 Et que tes vains secours cessent de rappeler .
 Un reste de chaleur , tout prêt à s' exhaler .

S C E N E IV.

PHEDRE , OENONE , PANOPE ,

P A N O P E .

J' E voudrois vous cacher une triste nouvelle ,
 Madame ; mais il faut que je vous la révèle .
 La mort vous a ravi votre invincible époux ,
 Et ce malheur n' est plus ignoré que de vous .

O E N O N E .

Panope , que dis-tu ?

P A N O P E .

Que la Reine abusée ,
 En vain demande au ciel le retour de Thésée ,
 Et que , par des vaisseaux arrivés dans le port ,
 Hippolyte son fils vient d' apprendre sa mort .

P H E D R E .

Ciel !

P A N O P E .

Pour le choix d' un maître Athenes se partage .

Au

Au prince votre fils l'un donne son suffrage ,
 Madame , & de l'état l'autre oubliant les loix ,
 Au fils d'une étrangère ose donner sa voix .
 On dit même qu'au trône une brigue insolente
 Veut placer Aricie , & le sang de Pallante ,
 J'ai crû de ce péril vous devoir avertir .
 Déjà même Hippolyte est tout prêt à partir ;
 Et l'on craint , s'il paroît dans ce nouvel orage ,
 Qu'il n'entraîne après lui tout un peuple volage .

OENONE.

Panope , c'est assez . La reine qui t'entend ,
 Ne négligera point cet avis important .

S C E N E V.

PHEDRE , OENONE.

OENONE.

Madame , je cessois de vous presser de vivre ,
 Déjà même au tombeau je songeois à vous
 suivre ,

Pour vous en détourner je n'avois plus de voix .
 Mais ce nouveau malheur vous prescrit d'autres loix .
 Votre fortune change , & prend une autre face .
 Le Roi n'est plus , Madame , il faut prendre sa place ,
 Sa mort vous laisse un fils à qui vous vous devez ,
 Esclave , s'il vous perd , & Roi , si vous vivez .
 Sur qui dans son malheur voulez-vous qu'il s'appuie ?
 Ses larmes n'auront plus de main qui les essuie ;
 Et ses cris innocens , portés jusques aux dieux ,
 Iront contre sa mere irriter ses ayeux .
 Vivez , vous n'avez plus de reproche à vous faire
 Votre flamme devient une flamme ordinaire .
 Théée , en expirant , vient de rompre les nœuds
 Qui faisoient tout le crime & l'horreur de vos feux .
 Hippolyte pour vous devient moins redoutable ,
 Et vous pouvez le voir sans vous rendre coupable .
 Peut-être , convaincu de votre aversion ,

Il va donner un chef à la sédition.

Détournez son erreur, fléchissez son courage.

Roi de ces bords heureux, Trézène est son partage.

Mais il fait que les loix donnent à votre fils

Les superbes remparts que Minerve a bâtis.

Vous avez l'un & l'autre une juste ennemie.

Unissez-vous tous deux pour combattre Aricie.

P H E D R E.

Hé bien ! A tes conseils je me laisse entraîner,

Vivons, si vers la vie on peut me ramener ;

Et si l'amour d'un fils, en ce moment funeste,

De mes foibles esprits peut ranimer le reste.

Fin du premier Acte.

A C T E II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARICIE, ISMENE.

ARICIE.

Hippolyte demande à me voir en ce lieu ?

Hippolyte me cherche & veut me dire adieu ?

Ismene, dis-tu vrai ? N'es-tu point abusée ?

I S M E N E.

C'est le premier effet de la mort de Thésée.

Préparez vous, Madame, à voir de tous côtés

Voler vers vous les cœurs par Thésée écartés.

Aricie à la fin de son sort est maîtresse,

Et bien-tôt à ses pieds verra toute la Grece.

A R I C I E.

Ce n'est donc point, Ismene, un bruit mal affermi ?

Je cesse d'être esclave, & n'ai plus d'ennemi ?

IS-

ISMÈNE.

Non, Madame, les dieux ne vous sont plus contraires.
Et Thésée a rejoint les manes de vos frères.

ARICIE.

Dit-on quelle aventure a terminé ses jours?

ISMÈNE.

On sème de sa mort d'incroyables discours.
On dit que, ravisseur d'une amante nouvelle,
Les flots ont englouti cet époux infidèle.
On dit même, & ce bruit est par tout répandu,
Qu'avec Pirithoüs aux enfers descendu
Il a vu le Cocyte & les rivages sombres,
Et s'est montré vivant aux infernales ombres;
Mais qu'il n'a pu sortir de ce triste séjour,
Et repasser les bords qu'on passe sans retour.

ARICIE.

Croirai-je qu'un mortel, avant sa dernière heure,
Peut pénétrer des morts la profonde demeure?
Quel charme l'attiroit sur ces bords redoutés?

ISMÈNE.

Thésée est mort, Madame, & vous seule en doutez.
Athenes en gémit, Trézène en est instruite,
Et déjà pour son Roi reconnoît Hippolyte.
Phédre, dans ce palais tremblante pour son fils,
De ses amis troublés demande les avis.

ARICIE.

Et tu crois que pour moi, plus humain que son père,
Hippolyte rendra ma chaîne plus légère?
Qu'il plaindra mes malheurs?

ISMÈNE.

Madame, je le croi.

ARICIE.

L'insensible Hippolyte est-il connu de toi?
Sur quel frivole espoir penses-tu qu'il me plaigne.
Et respecte en moi seule un sexe qu'il dédaigne?
Tu vois depuis quel tems il évite nos pas,
Et cherche tous les lieux où nous ne sommes pas,

Je ſçai de ſes froideurs tout ce que l'on récite.
 Mais j'ai vû près de vous ce ſupérbe Hippolyte,
 Et même; en le voyant, le bruit de ſa fierté
 A redoublé pour lui ma curioſité.
 Sa préſence à ce bruit n'a point paru répondre.
 Dès vos premiers regards je l'ai vû ſe confondre.
 Ses yeux, qui vainement vouloient vous éviter,
 Déjà pleins de langueur ne pouvoient vous quitter.
 Le nom d'amant peut-être offenſe ſon courage,
 Mais il en a les yeux, s'il n'en a le langage.

A R I C I E.

Que mon cœur, chere Iſmene, écoute avidement
 Un diſcours, qui peut-être a peu de fondement!
 O toi! qui me connois, te ſembloit-il croyable,
 Que le triſte jouet d'un ſort impitoyable,
 Un cœur toujours nourri d'amertume & de pleurs,
 Dût connoître l'amour, & ſes folles douceurs?
 Reſte du ſang d'un Roi, noble fils de la terre,
 Je ſuis ſeule échapée aux fureurs de la guerre,
 J'ai perdu dans la fleur de leur jeune ſaiſon
 Six freres, quel eſpoir d'une illuſtre maiſon!
 Le ſer moiſſonna tout, & la terre humectée
 But à regret le ſang des neveux d'Eriſtée.
 Tu ſçais, depuis leur mort, quelle ſévère loi
 Défend à tous les Grecs de ſoupirer pour moi.
 On craint que de la ſœur les flammes téméraires
 Ne raniment un jour la cendre de ſes freres.
 Mais tu ſçais bien auſſi de quel œil dédaigneux
 Je regardois ce ſoin d'un vainqueur ſoupçonneux
 Tu ſçais que, de tout tems à l'amour oppoſée,
 Je rendois ſouvent grace à l'injuſte Thésée,
 Dont l'heureuſe rigueur ſecondoit mes mépris.
 Mes yeux alors, mes yeux n'avoient pas vû ſon fils.
 Non que par les yeux ſeuls lâchement enchantée
 J'aime en lui ſa beauté, ſa grace tant vantée
 Présens dont la nature a voulu l'honorer,
 Qu'il mépriſe lui-même, & qu'il ſemble ignorer.
 J'ai-

TRAGÉDIE.

17

J'aime, je prise en lui de plus nobles richesses,
 Les vertus de son père, & non point les foiblesses.
 J'aime, je l'avouerai, cet orgueil généreux
 Qui jamais n'a fléchi sous le joug amoureux.
 Phédre en vain s'honoroit des soupirs de Thésée.
 Pour moi, je suis plus fière, & suis la gloire aisée
 D'arracher un hommage à mille autres offert,
 Et d'entrer dans un cœur de toutes parts ouvert.
 Mais de faire fléchir un courage inflexible,
 De porter la douleur dans un ame insensible,
 D'enchaîner un captif de ses fers étonné,
 Contre un joug qui lui plaît vainement mutiné;
 C'est-là ce que je veux, c'est là ce qui m'irrite.
 Hercule à désarmer coûtoit moins qu'Hippolyte,
 Et vaincu plus souvent, & plutôt surmonté
 Préparoit moins de gloire aux yeux qui l'ont domté.
 Mais, chère Ismene, hélas! quelle est mon impru-
 dence!

On ne m'opposera que trop de résistance.
 Tu m'entendras peut-être, humble dans mon ennui,
 Gémir du même orgueil que j'admire aujourd'hui.
 Hippolyte aimeroit? Par quel bonheur extrême
 Aurois-je pu fléchir...

ISMENE.

Vous l'entendrez lui-même.

Il vient à vous.

S C E N E II.

HIPPOLYTE, ARICIE, ISMENE.

HIPPOLYTE.

M Adame, avant que de partir,
 J'ai crû de votre sort vous devoir avertir.
 Mon pere ne vit plus. Ma juste défiance
 Présageoit les raisons de sa trop longue absence.

B

La

La mort seule, bornant ses travaux éclatans,
 Pouvoit à l'univers le cacher si long tems.
 Les dieux livrent enfin à la Parque homicide
 L'ami, le compagnon, le successeur d'Alcide.
 Je crois que votre haine, épargnant ses vertus,
 Ecoute sans regret ces noms qui lui sont dûs.
 Un espoir adoucit ma tristesse mortelle.
 Je puis vous affranchir d'une austère tutelle.
 Je revoque des loix dont j'ai plaint la rigueur,
 Vous pouvez disposer de vous, de vêtre cœur,
 Et dans cette Trézène aujourd'hui mon partage,
 De mon ayeul Pitthée autrefois l'héritage,
 Qui m'a, sans balancer, reconnu pour son Roi,
 Je vous laisse aussi libre, & plus libre que moi.

A R I C I E.

Modérez des bontés, dont l'excès m'embarrasse.
 D'un soin si généreux honorer ma disgrâce,
 Seigneur, c'est me ranger, plus que vous ne pensez,
 Sous ces austères loix dont vous me dispensez.

H I P P O L Y T E.

Du choix d'un successeur Athenes incertaine
 Parle de vous, me nomme, & le fils de la Reine.

A R I C I E.

De moi, Seigneur?

H I P P O L Y T E.

Je sçai, sans vouloir me flatter
 Qu'une superbe loi semble me rejeter.
 La Grece me reproche une mère étrangere.
 Mais, si pour concurrent je n'avois que mon frere
 Madame, j'ai sur lui de véritables droits
 Que je sçaurois sauver du caprice des loix.
 Un frein plus légitime arrête mon audace.
 Je vous cède, ou plutôt je vous rends une place,
 Un sceptre que jadis vos ayeux ont reçu
 De ce fameux mortel que la terre a conçu.
 L'adoption le mit entre les mains d'Egée,
 Athènes, par mon pere accrue, & protégée,
 Reconnoit avec joie un Roi si généreux;
 Et lascia dans l'oubli vos freres malheureux.

Athe-

Athènes dans ses murs maintenant vous rapelle.
 Allez elle a gémi d'une longue querelle,
 Allez dans ses sillons votre sang englouti
 A fait fumer le champ dont il étoit sorti.
 Tézéne m'obéit. Les campagnes de Crète
 Offrent au fils de Phédre une riche retraite.
 L'Attique est votre bien. Je pars, & vais pour vous
 Réunir tous les vœux partagés entre nous.

A R I C I E.

De tout ce que j'entens, étonnée & confuse,
 Je crains presque, je crains qu'un songe ne m'abuse.
 Veillai-je ? Puis-je croire un semblable dessein ?
 Quel dieu, Seigneur, quel dieu, l'a mis dans votre
 sein ?
 Qu'à bon droit votre gloire en tous lieux est semée !
 Et que la vérité passe la renommée !
 Vous-même, en ma faveur vous voulez vous trahir !
 N'étoit-ce pas assez de ne me point haïr ?
 Et d'avoir si long-tems pu défendre votre ame
 De cette inimitié

H I P P O L Y T E.

Moi, vous haïr, Madame ?
 Avec quelques couleurs qu'on ait peint ma fierté,
 Croit-on que dans ses flancs un monstre m'ait portée
 Quelles sauvages mœurs, quelle haine endurcie
 Pourroit, en vous voyant, n'être point adoucie ?
 Ai-je pu résister au charme décevant,

A R I C I E.

Quoi, Seigneur ?

H I P P O L Y T E.

Je me suis engagé trop avant.
 Je vois que la raison cède à la violence,
 Puisque j'ai commencé de rompre le silence,
 Madame, il faut poursuivre. Il faut vous informer
 D'un secret que mon cœur ne peut plus renfermer
 Vous voyez devant vous un prince déplorable,
 D'un téméraire orgueil exemple mémorable.
 Moi, qui, contre l'amour fièrement revolté,

Aux fers de ses captifs ai long-tems insulté ;
 Qui , des foibles mortels déplorant les naufrages ,
 Pensois toujours du bord contempler les orages ;
 Asservi maintenant sous la commune loi ,
 Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi !
 Un moment a vaincu mon audace imprudente ;
 Cette ame si superbe est enfin dépendante .
 Depuis près de six mois honteux , désespéré .
 Portant par tout le trait dont je suis déchiré ,
 Contre vous , contre moi , vainement je m'éprouve ,
 Présente je vous suis ; absente je vous trouve .
 Dans le fond des forêts votre image me suit .
 Là lumière du jour , les ombres de la nuit ,
 Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite ;
 Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte .
 Moi-même , pour tout fruit de mes soins superflus ,
 Maintenant je me cherche , & ne me trouve plus .
 Mon arc , mes javelots , mon char , tout m'importune .
 Je ne me souviens plus des leçons de Neptune .
 Mes seuls gémissemens font retentir les bois ;
 Et mes courriers oisifs ont oublié ma voix .
 Peut-être le récit d'un amour si sauvage
 Vous fait , en m'écoutant , rougir de votre ouvrage .
 D'un cœur qui s'offre à vous quel farouche entretien !
 Quel étrange captif pour un si beau lien !
 Mais l'offrande à vos yeux en doit être plus chère .
 Songez que je vous parle une langue étrangère ;
 Et ne rejetez pas des vœux mal exprimés ,
 Qu'Hippolyte , sans vous , n'auroit jamais formés .

S C E N E III.

HIPPOLYTE, THERAMENE,
 ARICIE, ISMENE.
 THERAMENE.

Seigneur, la Reine vient, & je l'ai devancée ;
 Elle vous cherche.

HIP-

TRAGÉDIE.
HIPPOLYTE.

Moi ?

THERAMENE.

J'ignore sa pensée ;
Mais on vous est venu demander de sa part.
Phédre veut vous parler avant votre départ.

HIPPOLYTE.

Phédre ? Que lui dirai-je ? Et que peut-elle attendre...

ARICIE.

Seigneur, vous ne pouvez refuser de l'entendre.
Quoique trop convaincu de son inimitié,
Vous devez à ses pleurs quelque ombre de pitié.

HIPPOLYTE.

Cependant vous sortez. Et je pars. Et j'ignore
Si je n'offense point les charmes que j'adore.
J'ignore si ce cœur que je laisse en vos mains...

ARICIE.

Partez, Prince, & suivez vos généreux desseins.
Rendez de mon pouvoir Athènes tributaire.
J'accepte tous les dons que vous me voulez faire.
Mais cet empire enfin si grand, si glorieux,
N'est pas de vos présens le plus cher à mes yeux.

S C È N E IV.

HIPPOLYTE, THERAMENE.

HIPPOLYTE.

A Mi, tout est-il prêt ? Mais la Reine s'avance.
Va, que pour le départ tout s'arme en diligence,
Fais donner le signal, cours, ordonne, & reviens
Me délivrer bien-tôt d'un fâcheux entretien.

S C E N E V.

PHEDRE, HIPPOLYTE, OENONE.

PHEDRE à Oenone, dans le fond du théâtre.

LE voici. Vers mon cœur tout mon sang se retire.
J'oublie, en le voyant, ce que je viens lui dire.

O E N O N E.

Souvenez-vous d'un fils qui n'espère qu'en vous.

P H E D R E.

On dit qu'un prompt départ vous éloigne de nous,
Seigneur. A vos douleurs je viens joindre mes larmes.
Je vous viens pour un fils expliquer mes alarmes.
Mon fils n'a plus de père, & le jour n'est pas loin
Qui de ma mort encor doit le rendre témoin.
Déjà mille ennemis attaquent son enfance.
Vous seul pouvez contre eux embrasser sa défense.
Mais un secret sermords agite mes esprits.
Je crains d'avoir fermé votre oreille à ses cris.
Je tremble que sur lui votre juste colère
Ne poursuive bien-tôt une odieuse mère.

H I P P O L Y T E.

Madame, je n'ai point des sentimens si bas.

P H E D R E.

Quand vous me haïriez je ne m'en plaindrois pas,
Seigneur. Vous m'avez vûe attachée à vous nuire,
Dans le fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire.
A votre inimitié j'ai pris soin de m'offrir.
Aux bords que j'habitois je n'ai pû vous souffrir.
En public, en secret contre vous déclarée,
J'ai voulu par des mers en être séparée.
J'ai même défendu par une expresse loi
Qu'on osât prononcer votre nom devant moi.
Si pourtant à l'offense on mesure la peine,
Si la haine peut seule attirer votre haine,
Jamais femme ne fut plus digne de pitié,

Et

Et moins digne, Seigneur, de votre inimitié.

HIPPOLYTE.

Des droits de ses enfans une mere jalouse
Pardonne rarement au fils d'une autre épouse,
Madame, je le sçai. Les soupçons importuns
Sont d'un second hymen les fruits les plus communs.
Toute autre auroit pour moi pris les mêmes ombrages,
Et j'en aurois peut-être essuyé plus d'outrages.

PHEÈDRE.

Ah, Seigneur! Que le ciel, j'ose ici l'attester,
De cette loi commune a voulu m'excepter.
Qu'un soin bien différent me trouble, & me dévore.

HIPPOLYTE.

Madame, il n'est pas tems de vous troubler encore,
Peut-être votre époux voit encore le jour.
Le ciel peut à nos pleurs accorder son retour,
Neptune le protège, & ce dieu tutélaire
Ne sera pas en vain imploré par mon pere.

PHEÈDRE.

On ne voit point deux fois le rivage des morts,
Seigneur. Puisque Thésée a vû les sombres bords,
En vain vous espérez qu'un dieu vous le renvoie.
Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie.
Que dis-je? Il n'est point mort, puisqu'il respire
en vous.

Toujours devant mes yeux je crois voir mon époux;
Je le vois, je lui parle, & mon cœur... Je m'égare,
Seigneur, ma folle ardeur, malgré moi, se déclare.

HIPPOLYTE.

Je vois de votre amour l'effet prodigieux.
Tout mort qu'il est, Thésée est présent à vos yeux.
Toujours de son amour votre ame est embrasée.

PHEÈDRE.

Oùï, Prince, je languis, je brule pour Thésée,
Je l'aime, non point tel que l'ont vû les enfers,
Volage adorateur de mille objets divers,
Qui va du dieu des morts déshonorer la couche;
Mais fidèle, mais fier, & même un peu farouche,

Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi,
 Tel qu'on dépeint nos dieux, ou tel que je vous voi.
 Il avoit votre port, vos yeux, votre langage,
 Cette noble pudeur coloroit son visage,
 Lorsque de notre Crête il traversa les flots,
 Digne sujet des vœux des filles de Minos.
 Que faisiez-vous alors? Pourquoi, sans Hippolyte,
 Des héros de la Grece assembla-t-il l'élite?
 Pourquoi, trop jeune encor, ne pûtes-vous alors
 Entrer dans le vaisseau qui le mit sur vos bords?
 Par vous auroit péri le monstre de la Crête,
 Malgré tous les détours de sa vaste retraite.
 Pour en développer l'embarras incertain,
 Ma sœur du fil fatal eût armé votre main.
 Mais non, dans ce dessein je l'aurois devancée.
 L'amour m'en eût d'abord inspiré la pensée.
 C'est moi, Prince, c'est moi, dont l'utile secours
 Vous eût du Labyrinthe enseigné les détours.
 Que de soins m'eût coûté cette tête charmante!
 Un fil n'eût point assez rassuré votre amante,
 Compagne du péril qu'il vous falloit chercher,
 Moi-même devant vous j'aurois voulu marcher;
 Et Phédre au Labyrinthe avec vous descendue,
 Se seroit avec vous retrouvée, ou perdue.

H I P P O L Y T E.

Dieux! Qu'est-ce que j'entens? Madame, oubliez-vous.

Que Thésée est mon pere, & qu'il est votre époux?

P H E D R E.

Et sur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoire,
 Prince? Aurois-je perdu tout le soin de ma gloire?

H I P P O L I T E.

Madame, pardonnez. J'avoué, en rougissant,
 Que j'accusois à tort un discours innocent.
 Ma honte ne peut plus soutenir votre vûe;
 Et je vais...

P H E D R E.

Ah! cruel, tu m'as trop entendue

Je

Je t'en ai dit assez pour te tirer d'erreur.
Hé bien, connois donc Phédre & toute sa fureur.
J'aime. Ne pense pas qu'au moment que je t'aime,
Innocente à mes yeux je m'approuve moi-même,
Ni que du fol amour qui trouble ma raison,
Ma lâche complaisance ait nourri le poison.
Objet infortuné des vengeances célestes,
Je m'abhorre encor plus que tu ne me détestes.
Les dieux m'en sont témoins, ces dieux qui dans
mon flanc.

Ont allumé le feu fatal à tout mon sang;
Ces dieux qui se sont fait une gloire cruelle
De séduire le cœur d'une foible mortelle.

Toi-même en ton esprit rappelle le passé.
C'est peu de t'avoir fui, cruel, ie t'ai chassé.

J'ai voulu te paroître odieuse, inhumaine;
Pour mieux te résister, j'ai recherché ta haine.

De quoi m'ont profité mes inutiles soins?

Tu me haïssois plus, je ne t'aimois pas moins.

Tes malheurs te prêtoient encor de nouveaux char-
mes.

J'ai languï, j'ai séché, dans les feux, dans les
larmes.

Il suffit de tes yeux pour t'en persuader,

Si tes yeux, un moment, pouvoient me regarder.

Que dis-je? Cet aveu que je te viens de faire,

Cet aveu si honteux, le crois-tu volontaire?

Tremblante pour un fils que je n'osois trahir,

Je te venois prier de ne le point haïr.

Foibles projets d'un cœur trop plein de ce qu'il aime,

Hélas? Je ne t'ai pu parler que de toi-même.

Venge-toi, puni-moi d'un odieux amour.

Digne fils du héros qui t'a donné le jour,

Delivre l'univers d'un monstre qui t'irrite.

La venue de Thésée ose aimer Hippolyte?

Croi-moi, ce monstre affreux ne doit point t'échapper.

Voilà mon cœur. C'est-là que ta main doit fraper.

Impatient déjà d'expier son offense,

Am

Au devant de ton bras je le sens qui s'avance.
 Frappe. Ou si tu le crois indigne de tes coups,
 Si ta haine m'envie un supplice si doux,
 Ou si d'un sang trop vil ta main seroit trempée,
 Au défaut de ton bras prête-moi ton épée.
 Donne..

O É N O N E.

Que faites-vous, Madame ? Justes dieux
 Mais on vient. Evitez des témoins odieux.
 Venez, rentrez, fuyez une honte certaine..

S C E N E VI.

HIPPOLYTE, THERAMENE.

T H E R A M E N E.

E St-ce Phédre qui fuit, ou plutôt qu'on entraîne ?
 Pourquoi, Seigneur, pourquoi ces marques de
 douleur ?

Je vous vois sans épée, interdit, sans couleur.

H I P P O L Y T E.

Théramène, fuyons. Ma surprise est extrême.

Je ne puis, sans horreur, me regarder moi-même.

Phédre... Mais non, grands dieux ! Qu'en un pro-
 fond oubli

Cet horrible secret demeure enseveli.

T H E R A M E N E.

Si vous voulez partir, la voile est préparée.

Mais Athènes, Seigneur, s'est déjà déclarée.

Ses chefs ont pris les voix de toutes ses tribus.

Votre frere l'emporte, & Phédre a le dessus.

H I P P O L Y T E.

Phédre ?

T H E R A M E N E.

Un héraut chargé des volontés d'Athènes,
 De l'état en ses mains vient remettre les rênes.

Son fils est Roi, Seigneur.

HIP.

TRAGÉDIE.
HIPPOLYTE.

27

Dieux, qui la connoissez,
Est-ce donc sa vertu que vous récompensez?

THERAMÈNE.

Cependant un bruit sourd veut que le Roi respire.
On prétend que Thésée a paru dans l'Épire;
Mais moi qui l'y cherchai, Seigneur, je sçai trop
bien...

HIPPOLYTE.

N'importe, écoutons tout, & ne négligeons rien.
Examinons ce bruit, remontons à sa source.
S'il ne mérite pas d'interrompre ma course,
Partons; & quelque prix qu'il en puisse coûter,
Mettons le sceptre aux mains dignes de le porter.

Fin du second acte.

ACTE

A C T E III.

SCENE PREMIERE.

P H E D R E , O E N O N E .

P H E D R E .

A H ! Que l' on porte ailleurs les honneurs qu' on
m' envoie .

Importune , peux-tu souhaiter qu' on me voie ?

De quoi viens-tu flatter mon esprit désolé ?

Cache-moi bien plutôt , je n' ai que trop parlé .

Mes fureurs au dehors ont osé se répandre .

J' ai dit ce que jamais on ne devoit entendre .

Ciel ! Comme il m' écoutoit ! Par combien de détours

L' insensible a long-tems éludé mes discours ?

Comme il ne respiroit qu' une retraite prompte ?

Et combien sa rougeur a redoublé ma honte !

Pourquoi détournois-tu mon funeste dessein ?

Hélas ! Quand son épée alloit chercher mon sein ,

A-t-il pâli pour moi ? Me l' a-t-il arrachée ?

Il suffit que ma main l' ait une fois touchée ,

Je l' ai rendu horrible à ses yeux inhumains ;

Et ce fer malheureux profaneroit ses mains .

O E N O N E .

Ainsi , dans vos malheurs ne songeant qu' à vous plaindre ,

Vous nourrissez un feu , qu' il vous faudroit éteindre .

Ne vaudroit-il pas mieux , digne sang de Minos ,

Dans de plus nobles soins chercher votre repos ,

Contre un ingrat qui plaît recourir à la fuite ,

Régner , & de l' état embrasser la conduite ?

ETOA

PHE.

TRAGÉDIE.

P H E D R E.

29

Moi, régner ! Moi, ranger un état sous ma loi !
Quand ma foible raison ne regne plus sur moi,
Lorsque j' ai de mes sens abandonné l' empire,
Quand sous un joug honteux à peine je respire,
Quand je me meurs.

O E N O N E.

Fuyez.

P H E D R E.

Je ne le puis quitter.

O E N O N E.

Vous l' osâtes bannir, vous n' osez l' éviter.

P H E D R E.

Il n' est plus tems. Il sçait mes ardeurs insensées.
De l' austere pudeur les bornes sont passées.
J' ai déclaré ma honte aux yeux de mon vainqueur ;
Et l' espoir, malgré moi, s' est glissé dans mon cœur.
Toi-même rappelant ma force défaillante,
Et mon ame déjà sur mes lèvres errante,
Par tes conseils flatteurs tu m' as sçu ranimer.
Tu m' as fait entrevoir que je pouvois l' aimer.

O E N O N E.

Hélas ! De vos malheurs innocente ou coupable,
De quoi, pour vous sauver, n' étois-je point capable ?
Mais, si jamais l' offense irrita vos esprits,
Pouvez-vous d' un superbe oublier les mépris ?
Avec quels yeux cruels sa rigueur obstinée
Vous laissoit à ses pieds peu s' en faut prosternée !
Que son farouche orgueil le rendoit odieux !
Que Phédre, en ce moment, n' avoit-elle mes yeux !

P H E D R E.

Oenone, il peut quitter cet orgueil qui te blesse.
Nourri dans les forêts, il en a la rudesse.
Hippolyte, endurci par de sauvages loix,
Entend parler d' amour pour la première fois.
Peut-être sa surprise a causé son silence ;
Et nos plaintes peut-être ont trop de violence.

OE-

Songez qu' une barbare en son sein l' a formé.

P H É D R E.

Quoique Scythe & barbare, elle a pourtant aimé.

O E N O N E.

Il a pour tout le sexe une haine fatale.

P H É D R E.

Je ne me verrai point préférer de rivale.

Enfin, tous tes conseils ne sont plus de saison.

Sers ma fureur, Oenone, & non point ma raison.

Il oppose à l' amour un cœur inaccessible.

Cherchons pour l' attaquer quelque endroit plus sensible.

Les charmes d' un empire ont paru le toucher.

Athènes l' attiroit, il n' a pû s' en cacher.

Déjà de ses vaisseaux la pointe étoit tournée,

Et la voile flottoit aux vents abandonnée.

Va trouver de ma part ce jeune ambitieux,

Oenone. Fais briller la couronne à ses yeux.

Qu' il mette sur son front le sacré diadème;

Je ne veux que l' honneur de l' attacher moi même.

Cédons-lui ce pouvoir que je ne puis garder.

Il instruira mon fils dans l' art de commander.

Peut-être il voudra bien lui tenir lieu de pere.

Je mets sous son pouvoir & le fils & la mere.

Pour le fléchir enfin tente tous les moyens,

Tes discours trouveront plus d' accès que les miens.

Presse, pleure, gémis, peins-lui Phédre mourante.

Ne-rongis point de prendre une voix suppliante.

Je t' avouerai de tout, je n' espère qu' en toi.

Va, j' attens ton retour pour disposer de moi.

SCENE II.

P H É D R E seule.

O Toi! qui vois la honte où je suis descendue,
Implacable Vénus; suis-je assez confondue?

Tu ne sçauras plus loin pousser ta cruauté.

Ton

TRAGÉDIE.

31

Ton triomphe est parfait, tous tes traits ont porté.
Cruelle, si tu veux une gloire nouvelle,
Attaque un ennemi qui te soit plus rebelle.
Hippolyte te fuit, &, bravant ton courroux,
Jamais à tes autels n'a fléchi les genoux.
Ton nom semble offenser ses superbes oreilles.
Déesse, venge-toi, nos causes sont pareilles.
Qu' il aime. Mais déjà tu reviens sur tes pas,
Oenone? On me déteste, on ne t'écoute pas.

SCÈNE III.

PHEDRE, OENONE.

OENONE.

IL faut d'un vain amour étouffer la pensée,
Madame. Rappelez votre vertu passée.
Le Roi qu'on a crû mort, va paroître à vos yeux.
Thésée est arrivé, Thésée est en ces lieux.
Ce peuple, pour le voir, court & se précipite.
Je sortois par votre ordre, & cherchois Hippolyte,
Lorsque jusques au ciel mille cris élançés...

PHEDRE.

Mon époux est vivant, Oenone, c'est assez.
J'ai fait l'indigne aveu d'un amour qui l'outrage;
Il vit. Je ne veux pas en sçavoir davantage.

OENONE.

Quoi?

PHEDRE.

Je te l'ai prédit, mais tu n'as pas voulu.
Sur mes justes remords tes pleurs ont prévalu.
Je mourois ce matin digne d'être pleurée.
J'ai suivi tes conseils, je meurs deshonorée.

OENONE.

Vous mourez.

PHEDRE.

Juste ciel! Qu'ai-je fait aujourd'hui?

Mon

Mon époux va paroître, & son fils avec lui.
 Je verrai le témoin de ma flamme adultère,
 Observer de quel front j'ose aborder son pere,
 Le cœur gros de soupirs, qu'il n'a point écoulés,
 L'œil humide de pleurs, par l'ingrat rebutés.
 Penses-tu que, sensible à l'honneur de Thèée,
 Il lui cache l'ardeur dont je suis embrasée?
 Laissera-t-il trahir & son pere & son Roi?
 Pourra-t-il contenir l'horreur qu'il a pour moi?
 Il se tairoit en vain. Je sçai mes perfidies,
 Oenone, & ne suis point de ces femmes hardies,
 Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
 Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.
 Je connois mes fureurs, je les rapelle toutes.
 Il me semble déjà que ces murs, que ces voutes
 Vont prendre la parole, & prêts à m'accuser,
 Attendent mon époux pour le désabuser.
 Mourons. De tant d'horreurs qu'un trépas me
 délivre.

Est-ce un malheur si grand que de cesser de vivre?
 La mort aux malheureux ne cause point d'effroi.
 Je ne crains que le nom que je laisse après moi.
 Pour mes tristes enfans quel affreux héritage!
 Le sang de Jupiter doit enfler leur courage;
 Mais, quelque juste orgueil qu'inspire un sang si beau,
 Le crime d'une mere est un pesant fardeau.
 Je tremble qu'un discours, hélas! trop véritable,
 Un jour ne leur reproche une mere coupable.
 Je tremble qu'opprimés de ce poids odieux,
 L'un ni l'autre jamais n'ose lever les yeux.

O E N O N E.

Il n'en faut point douter, je les plains l'un & l'autre.
 Jamais crainte ne fut plus juste que la vôtre.
 Mais à de tels affronts pourquoi les exposer?
 Pourquoi contre vous-même allez-vous déposer?
 C'en est fait. On dira que Phèdre trop coupable,
 De son époux trahi suit l'aspect redoutable.
 Hippolyte est heureux qu'aux dépens de vos jours,

Vous-

Vous même, en expirant, appuyez les discours.
 A votre accusateur que pourrai-je répondre ?
 Je serai devant lui trop facile à confondre.
 De son triomphe affreux je le verrai jouir ;
 Et conter votre honte à qui voudra l'ouïr.
 Ah ! que plutôt du ciel la flamme me dévore !
 Mais ne me trompez point, vous est-il cher encore ?
 De quel œil voyez vous ce prince audacieux ?

P H E D R E.

Je le vois comme un monstre effroyable à mes yeux.

O E N O N E.

Pourquoi donc lui céder une victoire entière ?
 Vous le craignez. Osez l'accuser la première
 Du crime dont il peut vous charger aujourd'hui.
 Qui vous démentira ? Tout parle contre lui.
 Son épée en vos mains heureusement laissée,
 Votre trouble présent ; votre douleur passée,
 Son père par vos cris dès long-tems prevenu ;
 Et déjà son exil par vous même obtenu.

P H E D R E.

Moi, que j'ose opprimer & noircir l'innocence ?

O E N O N E.

Mon zèle n'a besoin que de votre silence.
 Tremblante comme vous, j'en sens quelques remords.
 Vous me verriez plus prompte affronter mille morts.
 Mais, puisque je vous perds sans ce triste remède,
 Votre vie est pour moi d'un prix à qui tout cède
 Je parlerai. Thésée, aigri par mes avis,
 Bornera sa vengeance à l'exil de son fils.
 Un père en punissant, Madame, est toujours père ;
 Un supplice léger suffit à sa colere.
 Mais, le sang innocent dûr-il être versé,
 Que ne demande point votre honneur menacé ?
 C'est un trésor trop cher pour oser le commettre.
 Quelque loi qu'il vous dicte, il faut vous y soumettre,
 Madame ; & , pour sauver votre honneur combattu,
 Il faut immoler tout, & même la vertu.
 On vient, je vois Thésée.

C

PHE-

Ah ! Je vois Hippolyte ;
 Dans ses yeux insolens je vois ma perte écrite .
 Fais ce que tu voudras , je m'abandonne à toi .
 Dans le trouble où je suis , je ne puis rien pour moi .

S C E N E IV.

THESE'E, HIPPOLYTE, PHEDRE,
 OENONE, THERAMENE.

THESE'E

LA fortune à mes yeux cesse d'être opposée ,
 Madame , & dans vos bras met . . .

PHEDRE.

Arrêtez , Thésée ,
 Et ne profanez point des transports si charmans .
 Je ne mérite plus ces doux empressemens .
 Vous êtes offensé . La fortune jalouse .
 N' a pas , en votre absence , épargné votre épouse .
 Indigne de vous plaire , & de vous approcher ,
 Je ne dois désormais songer qu' à me cacher .

S C E N E V.

THESE'E, HIPPOLYTE,
 THERAMENE.

THESE'E

Quel est l'étrange accueil qu' on fait à votre pere
 Mon fils ?

HIPPOLYTE.

Phédre peut seule expliquer ce mystère .
 Mais , si mes vœux ardents vous peuvent émouvoir ,
 Permettez-moi , Seigneur , de ne la plus revoir ,
 Souffrez que pour jamais le tremblant Hippolyte

Di-

Disparoisse des lieux que votre épouse habite.

T H E S E' E.

Vous, mon fils, me quitter?

H I P P O L Y T E.

Je ne la cherchois pas
C'est vous, qui sur ces bords conduisîtes ses pas.
Vous daignâtes, Seigneur, aux rives de Trézène
Confier en partant Aricie, & la Reine;
Je fus même chargé du soin de les garder.
Mais quels soins désormais peuvent me retarder?
Assez dans les forêts mon oisive jeunesse
Sur de vils ennemis a montré son adresse.
Ne pourrai je, en fuyant un indigne repos,
D'un sang plus glorieux teindre mes javelots?
Vous n'aviez pas encore atteint l'âge où je touche
Déjà plus d'un tyran, plus d'un monstre farouche
Avoit de votre bras senti la poignante
Déjà, de l'insolence heureux persécuteur,
Vous aviez des deux mers assuré les rivages.
Le libre voyageur ne craignoit plus d'outrages.
Hercule, respirant sur le bruit de vos coups,
Déjà de son travail se reposoit sur vous.
Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père,
Je suis même encor loin des traces de ma mère.
Souffrez que mon courage ose enfin s'occuper.
Souffrez, si quelque monstre a pu vous échaper,
Que j'apporte à vos pieds sa dépouille honorable;
Où que d'un beau trépas la mémoire durable,
Éternisant des jours si noblement finis,
Prouve à tout l'univers que j'étois votre fils.

T H E S E' E.

Que vois-je? Quelle horreur dans ces lieux répandue.
Fait fuir devant mes yeux ma famille éperdue?
Si je reviens si craint, & si peu désiré;
O ciel! de ma prison pourquoi m'as-tu tiré?
Je n'avois qu'un ami. Son imprudente flamme
Du tyran de l'Epire alloit ravir la femme.
Je servois à regret ses desseins amoureux;

Mais le sort irrité nous aveugloit tous deux.
 Le tyran m'a surpris sans défense & sans armes.
 J'ai vû Pirithoüs, triste objet de mes larmes,
 Livré par ce barbare à des monstres cruels,
 Qu'il nourrissoit du sang des malheureux mortels.
 Moi-même, il m'enferma dans des cavernes sombres,
 Lieux profonds & voisins de l'empire & des ombres.
 Les dieux, après six mois, enfin m'ont regardé.
 J'ai sçu tromper les yeux par qui j'étois gardé,
 D'un perfide ennemi j'ai purgé la nature.
 A ses monstres lui-même a servi de pâture,
 Et lorsqu'avec transport je pense m'approcher
 De tout ce que les dieux m'ont laissé de plus cher;
 Que dis-je ? Quand mon ame à soi-même rendue
 Vient se rassasier d'une si chère vûe;
 Je n'ai pour tout accueil que des frémissemens.
 Tout fuit, tout se refuse à mes embrassemens.
 Et moi-même, éprouvant la terreur que j'inspire.
 Je voudrois être encor dans les prisons d'Epire.
 Parlez. Phédre se plaint que je suis outragé.
 Qui m'a trahi ? Pourquoi ne suis-je pas vengé ?
 La Grèce, à qui mon bras fut tant de fois utile,
 A-t-elle au criminel accordé quelque asyle ?
 Vous ne répondez point. Mon fils, mon propre fils
 Est-il d'intelligence avec mes ennemis ?
 Entrons. C'est trop garder un doute qui m'accable.
 Connoissons à la fois le crime & le coupable.
 Que Phédre explique enfin le trouble où je la voi.

S C E N E VI.

HIPPOLYTE, THERAMENE.

HIPPOLYTE.

O U tendoit ce discours qui m'a glacé d'effroi ?
 Phédre, toujours en proie à sa fureur extrême
 Veut-elle s'accuser & se perdre elle-même ?

Dieux

Dieux ! que dira le Roi ? Quel funeste poison
 L'amour a répandu sur toute sa maison !
 Moi-même, plein d'un feu que sa haine réprouve ,
 Quel il m'a vu jadis, & quel il me retrouve !
 De noirs pressentimens viennent m'épouvanter .
 Mais l'innocence enfin n'a rien à redouter .
 Allons , cherchons ailleurs par quelle heureuse adresse
 Je pourrai de mon pere émouvoir la tendresse ;
 Et lui dire un amour qu'il peut vouloir troubler ,
 Mais que tout son pouvoir ne sauroit ébranler .

Fin du troisième acte .

A C T E IV.

SCENE PREMIERE.

THESE'E, OENONE.

THESE'E.

AH! Qu'est-ce que j'entens? Un traître, un téméraire.

Préparoit cet outrage à l'honneur de son pere?
Avec quelle rigueur, destin, tu me poursuis!
Je ne sais où je vais, je ne sais où je suis.
O tendresse! O bonté trop mal récompensée!
Projet audacieux! Détestable pensée!
Pour parvenir au but de ses noirs amours,
L'insolent de la force empruntoit le secours.
J'ai reconnu le fer instrument de sa rage,
Ce fer dont je l'armai pour un plus noble usage.
Tous les liens du sang n'ont pu le retenir?
Et Phédre différoit à le faire punir?
Le silence de Phédre épargnoit le coupable?

OENONE.

Phédre épargnoit plutôt un pere déplorable.
Honteuse du dessein d'un amant furieux,
Et du feu criminel qu'il a pris dans ses yeux,
Phédre mouroit, Seigneur, & sa main meurtrière
Eteignoit de ses yeux l'innocente lumière.
J'ai vu lever le bras, j'ai couru la sauver.
Moi seule à votre amour j'ai su la conserver.
Et plaignant à la fois son trouble & vos alarmes,
J'ai servi, malgré moi, d'interprète à ses larmes.

THESE'E.

Le perfide! Il n'a pu s'empêcher de pâlir.
De crainte, en m'abordant, je l'ai vu tressaillir.

Je

Je me suis étonné de son peu d'allégresse.
Ses froids embrassemens ont glacé ma tendresse.
Mais ce coupable amour dont il est dévoré,
Dans Athènes déjà s'étoit-il déclaré?

OENONE.

Seigneur, souvenez-vous des plaintes de la Reine.
Un amour criminel causa toute sa haine.

THESE'E.

Et ce feu dans Trézène a donc recommencé?

OENONE.

Je vous ai dit, Seigneur, tout ce qui s'est passé.
C'est trop laisser la Reine à sa douleur mortelle.
Souffrez que je vous quitte, & me range auprès
d'elle.

S C E N E II.

THESE'E, HIPPOLYTE.

THESE'E.

AH? Le voici. Grands dieux! A ce noble
maintien,
Quel œil ne seroit pas trompé comme le mien?
Faut-il que sur le front d'un profane adultère,
Brille de la vertu le sacré caractère?
Et ne devoit-on pas à des signes certains,
Reconnoître le cœur des perfides humains?

HIPPOLYTE.

Puis-je vous demander quel funeste nuage,
Seigneur, a pû troubler votre auguste visage?
N'osez-vous confier ce secret à ma foi?

THESE'E.

Perfide, oses-tu bien te montrer devant moi?
Monstre, qu'à trop long-tems épargné le tonnerre
Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre.
Après que le transport d'un amour plein d'horreur,
Jusqu'au lit de ton pere a porté ta fureur,

Tu m'oses présenter une tête ennemie,
 Tu parois dans des lieux pleins de ton infamie;
 Et ne vas pas chercher, sous un ciel inconnu,
 Des païs où mon nom ne soit point parvenu.
 Fuis, traître. Ne viens point braver ici ma haine,
 Et tenter un courroux que je retiens à peine.
 C'est bien assez pour moi de l'opprobre éternel
 D'avoir pû mettre au jour un fils si criminel,
 Sans que ta mort encor, honteuse à ma mémoire,
 De mes nobles travaux vienne souiller la gloire.
 Fuis. Et si tu ne veux qu'un châtiment soudain
 T'ajoute aux scélérats qu'a puni cette main,
 Prends garde que jamais l'astre qui nous éclaire
 Ne te voie en ces lieux mettre un pied téméraire.
 Fuis, dis-je, & sans retour, précipitant tes pas,
 De ton horrible aspect purge tous mes états.
 Et toi, Neptune, & toi, si jadis mon courage
 D'infames assassins nettoya ton rivage,
 Souvien-toi que pour prix de mes efforts heureux,
 Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux:
 Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle,
 Je n'ai point imploré ta puissance immortelle.
 Avere du secours que j'attens de tes soins,
 Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins.
 Je t'implore aujourd'hui. Venge un malheureux pere.
 J'abandonne ce traître à toute ta colère.
 Etouffe dans son sang les desirs effrontés.
 Théïce à tes fureurs connoitra tes bontés.

H I P P O L Y T E.

D'un amour criminel Phédre accuse Hippolyte!
 Un tel excès d'horreur rend mon ame interdite,
 Tant de coups imprévus m'accablent à la fois,
 Qu'ils m'ôtent la parole, & m'étouffent la voix.

T H É S E E.

Traître, tu prétendois qu'en un lâche silence,
 Phédre enseveliroit ta brutale insolence,
 Il falloit, en fuyant, ne pas abandonner
 Le fer, qui dans ses mains aidé à te condamner.

On

Ou plutôt il falloit , comblant ta perfidie ,
Lui ravir tout d'un toup la parole & la vie .

HIPPOLYTE.

D'un mensonge si noir justement irrité ,
Je devrois faire ici parler la vérité ,
Seigneur . Mais je supprime un secret qui vous tou-
che .

Approuvez le respect qui me ferme la bouche ;
Et , sans vouloir vous-même augmenter vos ennuis ,
Examinez ma vie , & songez qui je suis .

Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes .
Quiconque a pu franchir les bornes légitimes ,
Peut violer enfin les droits les plus sacrés .

Ainsi que la vertu le crime a ses degrés .

Et jamais on n'a vu la timide innocence

Passer subitement à l'extrême licence .

Un jour seul ne fait point d'un mortel vertueux .

Un perfide assassin , un lâche incestueux .

Elevé dans le sein d'une chaste héroïne ,

Je n'ai point de son sang démenti l'origine .

Pirrhée , estimée sage entre tous les humains ,

Daigna m'instruire encore au sortir de ses mains .

Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage .

Mais si quelque vertu m'est tombée en partage ,

Seigneur , je croi sur-tout avoir fait éclater

La haine des forfaits qu'on ose m'imputer .

C'est par là qu'Hippolyte est connu dans la Grece .

J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse .

On sçait de mes chagrins l'inflexible rigueur .

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur .

Et l'on veut qu'Hippolyte épris d'un feu profane .

THESEË.

Oùi , c'est ce même orgueil , lâche , qui te condamne .

Je vois de tes froideurs le principe odieux .

Phédre seule charmoit tes impudiques yeux .

Et pour tout autre objet ton ame indifférente

Dédaignoit de brûler d'une flamme innocente .

HIP.

P H É D R E,
H I P P O L Y T E.

Non, mon pere, ce cœur, c'est trop vous le celer,
N'a point d'un chaste amour dédaigné de brûler.
Je confesse à vos pieds ma véritable offense.
J'aime, j'aime, il est vrai, malgré votre défense.
Aricie à ses loix tient mes vœux asservis.
La fille de Pallante a vaincu votre fils,
Je l'adore; & mon ame, à vos ordres rebelle,
Ne peut ni soupirer, ni brûler que pour elle.

T H É S E' E.

Tu l'aimes? Ciel! Mais non, l'artifice est grossier.
Tu te feins criminel pour te justifier.

H I P P O L Y T E.

Seigneur, depuis six mois je l'évite, & je l'aime.
Je venois, en tremblant, vous le dire à vous-même.
Hé quoi? De votre erreur rien ne vous peut tirer?
Par quel affreux serment faut-il vous rassurer?
Que la terre, le ciel, que toute la nature...

T H É S E' E.

Toujours les scélérats ont recours au parjure.
Cesse, cesse, & m'épargne un importun discours,
Si ta fausse vertu n'a point d'autre secours.

H I P P O L Y T E.

Elle vous paroît fausse, & pleine d'artifice.
Phédre au fond de son cœur me rend plus de justice.

T H É S E' E.

Ah, que ton impudence excite mon courroux?

H I P P O L Y T E.

Quel tems à mon exil, quel lieu prescrivez-vous?

T H É S E' E.

Fusses-tu par de là les colonnes d'Alcide,
Je me croirois encor trop voisin d'un perfide.

H I P P O L Y T E.

Chargé du crime affreux dont vous me soupçonnez,
Quels amis me plaindront quand vous m'abandonnez.

T H É S E' E.

Va chercher des amis, dont l'estime funeste
Honore l'adultère, applaudisse à l'inceste,

Des traîtres, des ingrats, sans honneur & sans loi,
Dignes de protéger un méchant tel que toi.

HIPPOLYTE.

Vous me parlez toujours d'inceste & d'adultère ?
Je me tais. Cependant Phédre sort d'une mere,
Phédre est d'un sang, Seigneur, vous le sçavez trop bien,
De toutes ces horreurs plus rempli que le mien.

THESE'E.

Quoi, ta rage à mes yeux perd toute retenue ?
Pour la dernière fois ôte-toi de ma vue.
Sors, traître. N'attens pas qu'un pere furieux
Te fasse avec opprobre arracher de ces lieux.

SCENE III.

THESE'E *seul*.

Misérable, tu cours à ta perte infaillible.
Neptune, par le fleuve aux dieux mêmes terrible,
M'a donné sa parole, & va l'exécuter.
Un dieu vengeur te suit, tu ne peux l'éviter.
Je t'aimois. Et je sens que, malgré ton offense,
Mes entrailles pour toi se troublent par avance.
Mais à te condamner tu m'as trop engagé ?
Jamais pere, en effet, fut-il plus outragé ?
Justes dieux, qui voyez la douleur qui m'accable,
Ai-je pû mettre au jour un enfant si coupable ?

SCENE IV.

PHEDRE, THESE'E.

PHEDRE.

Seigneur, je viens à vous pleine d'un juste ef-
froi.
Votre voix redoutable a passé jusqu'à moi.
Je crains qu'un prompt effet n'ait suivi la menace.
S'il en est temps encore, épargnez votre race.

Re-

Respectez votre sang, j'ose vous en prier.
 Sauvez-moi de l'horreur de l'entendre crier.
 Ne me préparez point la douleur éternelle
 De l'avoir fait répandre à la main paternelle.

T H E S E' E.

Non, Madame, en mon sang ma main n'a point
 trempé.

Mais l'ingrat toutefois ne m'est point échappé.
 Une immortelle main de sa perte est chargée.
 Neptune me la doit & vous serez vengée.

P H E D R E.

Neptune, vous la doit ! Quoi, vos vœux irrités...

T H E S E' E.

Quoi ? Craignez-vous déjà qu'ils ne soient écoutés ?
 Joignez-vous bien plutôt à mes vœux légitimes.
 Dans toute leur noirceur retracez-moi ses crimes...
 Echauffez mes transports trop lents, trop retenus.
 Tous ses crimes encor ne vous sont pas connus.
 Sa fureur contre vous se répand en injures.
 Votre bouche, dit-il, est pleine d'impôtures.
 Il soutient qu'Aricie a son cœur, a sa foi,
 Qu'il l'aime.

P H E D R E.

Quoi, Seigneur ?

T H E S E' E.

Il l'a dit devant moi.

Mais je sçai rejeter un frivole artifice.
 Espérons de Neptune une prompte justice.
 Je vais moi-même encore au pied de ses autels
 Le presser d'accomplir ses sermens immortels.

S C E N E V.

P H E D R E *seule*.

IL fort. Quelle nouvelle a frappé mon oreille ?
 Quel feu mal étouffé dans mon cœur se réveille ?
 Quel coup de foudre, ô ciel ! & quel funeste avis !

Je

Je volois toute entière au secours de son fils ;
 Et m'arrachant des bras d'Oenone épouvantée ,
 Je cédois aux remords dont j'étois tourmentée .
 Qui sçait même où m'alloit porter ce repentir ?
 Peut-être à m'accabler j'aurois pû consentir .
 Peut-être, si la voix ne m'eût été coupée ,
 L'affreuse vérité me seroit échappée .
 Hippolyte est sensible , & ne sent rien pour moi !
 Aricie a son cœur ! Aricie a sa foi !
 Ah , dieux ! Lorsqu'à mes vœux l'ingrat inexorable
 S'armoit d'un œil si fier , d'un front si redoutable ,
 Je pensois qu'à l'amour son cœur toujours fermé ,
 Fût contre tout mon sexe également armé .
 Une autre cependant a fléchi son audace ,
 Devant ses yeux cruels une autre a trouvé grace .
 Peut-être a-t'il un cœur facile à s'attendrir .
 Je suis le seul objet qu'il ne sçàuroit souffrir .
 Et je me chargerois du soin de le défendre ?

SCÈNE VI.

P H E D R E , O E N O N E .

P H E D R E .

C Here Oenone , sçais-tu ce que je viens d'ap-
 prendre ?

O E N O N E .

Non. Mais je viens tremblante , à ne vous point
 mentir .

J'ai pâli du dessein qui vous a fait sortir .

J'ai craint une fureur à vous-même fatale .

P H E D R E .

Oenone , qui l'eût crû ? J'avois une rivale !

O E N O N E .

Comment ?

P H E D R E .

Hippolyte aime , & je n'en puis douter .

Ce farouche ennemi qu' on ne pouvoit domter,
 Qu' offensoit le respect, qu' importunoit la plainte,
 Ce tigré, que jamais je n' abordai sans crainte,
 Soumis, apprivoisé, reconnoît un vainqueur.
 Aricie a trouvé le chemin de son cœur.

O E N O N E.

Aricie ?

P H E D R E.

Ah douleur non encore éprouvée !
 A quel nouveau tourment je me suis réservée !
 Tout ce que j' ai souffert, mes craintes, mes tran-
 sports,
 La fureur de mes feux, l' horreur de mes remords,
 Et d' un refus cruel l' insupportable injure
 N' étoit qu' un foible essai du tourment que j' endure.
 Ils s' aiment ! Par quel charme ont-ils trompé mes
 yeux ?

Comment se sont-ils vûs ? Depuis quand ! Dans quels
 lieux ?

Tu le sçavois. Pourquoi me laissois-tu séduire ?
 De leur furtive ardeur ne pouvois-tu m' instruire ?
 Les a-t' on vûs souvent se parler, se chercher ?
 Dans le fond des forêts alloient-ils se cacher ?
 Hélas ! Ils se voyoient avec pleine licence.
 Le ciel de leurs soupirs approuvoit l' innocence.
 Ils suivoient sans remords leur panchant amoureux.
 Tous les jours se levoient clairs & sereins pour eux.
 Et moi, triste rebut de la nature entière,
 Je me cachois au jour, je fuyois la lumière.
 La mort est le seul dieu que j' osois implorer.
 J' attendois le moment où j' allois expirer.
 Me nourrissant de fiel, de larmes abreuvée ;
 Encor dans mon malheur de trop près observée.
 Je n' osois dans mes pleurs me noyer à loisir,
 Je goûtois en tremblant ce funeste plaisir.
 Et sous un front serein déguisant mes alarmes,
 Il falloit bien souvent me priver de mes larmes.

O E

Quel fruit recevront-ils de leurs vaines amours ?
Ils ne se verront plus.

Ils s'aimeront toujours.

Au moment que je parle, ah, mortelle pensée !
Ils bravent la fureur d'une amante insensée.
Malgré ce même exil qui va les écarter,
Ils font mille sermens de ne se point quitter.
Non, je ne puis souffrir un bonheur qui m'outrage.
Oenone. Prends pitié de ma jalouse rage.
Il faut perdre Aricie. Il faut de mon époux
Contre un sang odieux réveiller le courroux.
Qu'il ne se borne pas à des peines légères.
Le crime de la sœur passe celui des frères.
Dans mes jaloux transports je le veux implorer.
Que fais-je ? Où ma raison se va-t-elle égarer ?
Moi jalouse ! Et Thésée est celui que j'implore !
Mon époux est vivant, & moi je brûle encore !
Pour qui ! Quel est le cœur où prétendent mes vœux ?
Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.
Mes crimes désormais ont comblé la mesure.
Je respire à la fois l'inceste & l'imposture.
Mes homicides mains, promptes à me venger,
Dans le sang innocent brûlent de se plonger.
Misérable ! Et je vis ? Et je soutiens la vûe
De ce sacré soleil dont je suis descendue ?
J'ai pour ayeul le pere & le maître des dieux.
Le ciel, tout l'univers est plein de mes ayeux.
Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je ! Mon pere y tient l'urne fatale.
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains.
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.
Ah ! combien frémissa son ombre épouvantée,
Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers ;
Et des crimes, peut-être inconnus aux enfers.
Que diras-tu, mon pere, à ce spectacle horrible ?

Je

Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible,
 Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau,
 Toi-même de ton sang devenir le bourreau.
 Pardonne. Un dieu cruel a perdu ta famille.
 Reconnois sa vengeance aux fureurs de ta fille.
 Hélas ! Du crime affreux dont la honte me suit,
 Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.
 Jusqu'au dernier soupir de malheurs poursuivis,
 Je rens dans les tourmens une pénible vie.

O É N O N E.

Hé, repoussez, Madame, une juste terreur.
 Regardez d'un autre œil une excusable erreur.
 Vous aimez. On ne peut vaincre sa destinée.
 Par un charme fatal vous fûtes entraînée.
 Est-ce donc un prodige inouï parmi nous ?
 L'amour n'a-t'il encor triomphé que de vous ?
 La foiblesse aux humains n'est que trop naturelle.
 Mortelle subissez le sort d'une mortelle.
 Vous vous plaignez d'un joug imposé dès longtemps.
 Les dieux mêmes, les dieux de l'olympé habitans,
 Qui d'un bruit si terrible épouvantent les crimes,
 Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes.

P H E D R E.

Qu'entens-je ? Quels conseils ose-t'on me donner ?
 Ainsi donc jusqu'au bout tu veux m'empoisonner,
 Malheureuse ? Voilà comme tu m'as perduë
 Au jour que je fuyois c'est toi qui m'as renduë.
 Tes prières m'ont fait oublier mon devoir.
 J'évitois Hippolyte, & tu me l'as fait voir.
 De quoi te chargeois tu ? Pourquoi ta bouche impie
 A-t'elle, en l'accusant, osé noircir sa vie ?
 Il en mourra peut-être, & d'un pere insensé
 Le sacrilège vœu peut-être est exaucé.
 Je ne t'écoute plus. Va-t'en, monstre exécration.
 Va, laisse-moi le soin de mon sort déplorable.
 Puisse le juste ciel dignement te payer.
 Et puisse ton supplice à jamais effrayer
 Tous ceux qui, comme toi, par de lâches adresses,

Des

TRAGÉDIE.

49

Des princes malheureux nourrissent les foiblesses.
Les poussent au penchant où leur cœur est enclin;
Et leur osent du crime applanir le chemin;
Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux Rois la colere céleste.

O E N O N E seule.

Ah, dieux ! Pour la servir j'ai tout fait, tout quitté ;
Et j'en reçois ce prix ? Je l'ai bien mérité.

Fin du quatrième acte.

D

ACTE

A C T E V.

S C E N E P R E M I È R E.

HIPPOLYTE, ARICIE,

ARICIE.

QUoi ? Vous pouvez vous taire en ce péril extrême ?

Vous laissez dans l'erreur un pere qui vous aime ;

Cruel, si de mes pleurs méprisant le pouvoir

Vous consentez sans peine à ne me plus revoir,

Partez, séparez-vous de la triste Aricie.

Mais du moins, en partant, assurez votre vie.

Défendez votre honneur d'un reproche honteux ;

Et forcez votre pere à révoquer ses vœux.

Il en est tems encor. Pourquoi ? Par quel caprice

Laissez-vous le champ libre à votre accusatrice ?

Eclaircissez Thésée.

H I P P O L Y T E.

Hé ! Que n'ai-je point dit !

Ai-je dû mettre au jour l'opprobre de son lit ?

Devois-je, en lui faisant un récit trop sincère,

D'une indigne rougeur couvrir le front d'un pere ?

Vous seule avez percé ce mystère odieux.

Mon cœur pour s'épancher n'a que vous & les dieux

Je n'ai pû vous cacher, jugez si je vous aime,

Tout ce que je voulois me cacher à moi-même.

Mais songez sous quel sceau je vous l'ai révélé.

Oubliez, s'il se peut, que je vous ai parlé,

Madame. Et que jamais une bouche si pure

Ne s'ouvre pour conter cette horrible aventure.

Sur l'équité des dieux osons nous confier,

Ils

Ils ont trop d'intérêt à me justifier ;
 Et Phédre , tôt ou tard , de son crime punie ,
 N'en sçauroit éviter la juste ignominie .
 C'est l'unique respect que j'exige de vous .
 Je permets tout le reste à mon libre courroux .
 Sortez de l'esclavage où vous êtes réduite ;
 Osez me suivre . Osez accompagner ma fuite .
 Arrachez-vous d'un lieu funeste & profané ,
 Où la vertu respire un air empoisonné .
 Profitez , pour cacher votre prompte retraite ,
 De la confusion que ma disgrâce y jette .
 Je vous puis de la fuite assurer les moyens .
 Vous n'avez jusqu'ici de gardes que les miens .
 De puissans défenseurs prendront notre querelle .
 Argos nous tend les bras , & Sparte nous appelle .
 A nos amis communs portons nos justes cris .
 Ne souffrons pas que Phédre , assemblant nos débris .
 Du trône paternel nous chasse l'un & l'autre ;
 Et promette à son fils ma dépouille & la vôtre .
 L'occasion est belle , il la faut embrasser .
 Quelle peur vous retient ? Vous semblez balancer ?
 Votre seul intérêt m'inspire cette audace .
 Quand je suis tout de feu , d'où vous vient cette glace ?
 Sur les pas d'un banni craignez-vous de marcher .

A R C I E .

Hélas ! Qu'un tel exil , Seigneur , me seroit cher !
 Dans quels ravissémens , à votre sort liée ,
 Du reste des mortels je vivrois oubliée !
 Mais , n'étant point unis par un lien si doux ,
 Me puis-je avec honneur dérober avec vous ?
 Je sçais que , sans blesser l'honneur le plus sévère ,
 Je me puis affranchir des mains de votre pere .
 Ce n'est point m'arracher du sein de mes parens .
 Et la fuite est permise à qui fuit ses tyrans .
 Mais vous m'aimez , Seigneur . Et ma gloire alarmée ...

H I P P O L Y T E .

Non , non , j'ai trop de soin de votre renommée .
 Un plus noble dessein m'amène devant vous .

Fuyez vos ennemis, & suivez votre époux.
 Libres dans nos malheurs, puisque le ciel l'ordonne,
 Le don de notre foi ne dépend de personne.
 L'hymen n'est point toujours entouré de flambeaux.
 Aux portes de Trézène, & parmi ces tombeaux,
 Des princes de ma race antiques sépultures,
 Est un temple sacré formidable aux parjures.
 C'est-là que les mortels n'osent jurer en vain.
 Le perfide y reçoit un châtement soudain.
 Et craignant d'y trouver la mort inévitable,
 Le mensonge n'a point de frein plus redoutable.
 Là, si vous m'en croyez, d'un amour éternel
 Nous irons confirmer le serment solennel.
 Nous prendrons à témoin le dieu qu'on y révere.
 Nous le prîrons tous deux de nous servir de pere.
 Des dieux les plus sacrés j'attesterai le nom.
 Et la chaste Diane, & l'auguste Junon,
 Et tous les dieux enfin témoins de mes tendresses,
 Garantiront la foi de mes saintes promesses.

A R I C I E.

Le Roi vient. Fuyez, Prince, & partez promptement.
 Pour cacher mon départ je demeure un moment.
 Allez, & laissez-moi quelque fidele guide,
 Qui conduise vers vous ma démarche timide.

S C E N E II.

THESE'E, ARICIE, ISMENE.

T H E S E ' E.

Dieux, éclairez mon trouble, & daignez à mes
 yeux.
 Montrer la vérité que je cherche en ces lieux.

A R I C I E.

Songe à tout, chere Ismène, & sois prête à la fuite.

SCE-

S C E N E III.

THESE'E, ARICIE.

THESE'E.

Vous changez de couleur, & semblez interdite,
Madame. Que faisoit Hippolyte en ce lieu?

ARICIE.

Seigneur, il me disoit un éternel adieu.

THESE'E.

Vos yeux ont sçu dompter ce rebelle courage;
Et ses premiers soupirs sont votre heureux ouvrage.

ARICIE.

Seigneur, je ne vous puis nier la vérité.
De votre injuste haine il n'a pas hérité.
Il ne me traitoit point comme une criminelle.

THESE'E.

J'entens, il vous juroit une amour éternelle.
Ne vous assurez point sur ce cœur inconstant;
Car à d'autres que vous il en juroit autant.

ARICIE.

Lui, Seigneur?

THESE'E.

Vous deviez le rendre moins volage.
Comment souffririez-vous cet horrible partage?

ARICIE.

Et comment souffrez-vous que d'horribles discours
D'une si belle vie osent noircir le cours?
Avez-vous de son cœur si peu de connoissance?
Discernez-vous si mal le crime & l'innocence?
Faut-il qu'à vos yeux seuls un nuage odieux
Dérobe sa vertu qui brille à tous les yeux?
Ah! C'est trop le livrer à des langues perfides.
Cessez. Repentez-vous de vos vœux homicides.
Craignez, Seigneur, craignez que le ciel rigoureux
Ne vous haïsse assez pour exaucer vos vœux.
Souvent dans sa colere il reçoit nos victimes.

Ses présens sont souvent la peine de nos crimes.

T H E S E' E.

Non, vous voulez en vain couvrir son attentat.

Votre amour vous aveugle en faveur de l'ingrat.

Mais j'en crois des témoins certains, irréprochables.

J'ai vû, j'ai vû couler des larmes véritables.

A R I C I E.

Prenez garde, Seigneur. Vos invincibles mains

Ont de monstres sans nombre affranchi les humains;

Mais tout n'est pas détruit, & vous en laissez vivre

Un... Votre fils, Seigneur, me défend de poursuivre.

Instruite du respect qu'il veut vous conserver,

Je l'affligerois trop si j'osois achever.

J'imite sa pudeur, & fais votre présence,

Pour n'être pas forcée à rompre le silence.

S C E N E IV.

T H E S E' E *seul.*

Quelle est donc sa pensée? Et que cache un discours

Commencé tant de fois, interrompu toujours?

Veulent-ils m'éblouir par une feinte vaine?

Sont-ils d'accord tous deux, pour me mettre à la gêne

Mais moi-même, malgré ma sévère rigueur,

Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur?

Une pitié secrète & m'afflige & m'étonne.

Une seconde fois interrogeons Oenone,

Je veux de tout le crime être mieux éclairci.

Gardes. Qu'Oenone sorte & vienne seule ici.

S C E N E V.

T H E S E' E P A N O P E.

P A N O P E.

J'Ignore le projet que la Reine médite,

Seigneur. Mais je crains tout du transport qui l'agit.

Un

Un mortel désespoir sur son visage est peint.
La pâleur de la mort est déjà sur son teint.
Déjà de sa présence avec honte chassée.
Dans la profonde mer Oenone s'est lancée.
On ne sait point d'où part ce dessein furieux,
Et les flots pour jamais l'ont ravie à nos yeux.

THESE'E.

Qu'entens-je?

PANOPE.

Son trépas n'a pas calmé la Reine
Le trouble semble croître en son ame incertaine.
Quelquefois, pour flatter ses secrètes douleurs,
Elle prend ses enfans, & les baigne de pleurs;
Et soudain, renonçant à l'amour maternelle,
Sa main avec horreur les repousse loin d'elle.
Elle porte au hazard ses pas irrésolus.
Son œil tout égaré ne nous reconnoît plus.
Elle a trois fois écrit, &, changeant de pensée,
Trois fois elle a rompu sa lettre commencée.
Daignez la voir, Seigneur, daignez la secourir.

THESE'E.

O ciel! Oenone est morte, & Phédre veut mourir?
Qu'on rapelle mon fils, qu'il vienne se défendre.
Qu'il vienne me parler, je suis prêt de l'entendre. *(Seul.)*
Ne précipite point tes funestes bienfaits,
Neptune. J'aime mieux n'être exaucé jamais.
J'ai peut-être trop crû des témoins peu fidèles;
Et j'ai trop tôt vers toi levé mes mains cruelles.
Ah! De quel désespoir mes vœux seroient suivis!

SCÈNE VI.

THESE'E, THERAMENE.

THESE'E.

T Héramène est-ce toi? Qu'as-tu fait de mon fils?
Je te l'ai confié dès l'âge le plus tendre.
Mais

Mais d'où naissent les pleurs que je te vois répandre?
Que fait mon fils?

T H E R A M E N E.

O soins tardifs, & superflus!

Inutile tendresse! Hippolyte n'est plus.

T H E S E E.

Dieux!

T H E R A M E N E.

J'ai vu des mortels périr le plus aimable,
Et j'ose dire encor, Seigneur, le moins coupable.

T H E S E E.

Mon fils n'est plus! Hé quoi! Quand je lui tens les bras,
Les dieux impatiens ont hâté son trépas?

Quel coup me l'a ravi? Quelle foudre soudaine?

T H E R A M E N E.

A peine nous sortions des portes de Trézène,
Il étoit sur son char. Ses gardes affligés
Imitoient son silence, autour de lui rangés.
Il suivoit tout pensif le chemin de Mycènes.
Sa main sur ses chevaux laissoit flotter les rênes.
Ses superbes coursiers, qu'on voyoit autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant & la tête baissée,
Sembloient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
Des airs, en ce moment, a troublé le repos.
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond, en gémissant, à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé.
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide.
L'onde approche, se brise, & vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes,
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.
Indomtable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux,

Ses longs mugiffemens font trembler le rivage.
 Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage.
 La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
 Le flot, qui l'apporta, recule épouvanté.
 Tout fuit, & fans s'armer d'un coutage inutile,
 Dans le temple voisin chacun cherche un aſyle.
 Hippolyte lui ſeul, digne fils d'un héros,
 Arrête ſes courſiers, ſaiſit ſes javelots,
 Pouſſe au monſtre, & d'un dard lancé d'une main
 ſûre,

Il lui fait dans le flanc une large bleſſure.
 De rage & de douleur le monſtre bondiſſant
 Vient aux pieds des chevaux tomber en mugiſſant,
 Se roule, & leur préſente une geule enflammée,
 Qui les couvre de feu, de ſang, & de fumée.
 La frayeur les emporte, & ſourds à cette fois,
 Ils ne connoiſſent plus ni le frein, ni la voix.
 En efforts impuiſſans leur maître ſe conſume.
 Ils rougiſſent le mors d'une ſanglante écume.
 On dit qu'on a vû même en ce déſordre affreux
 Un dieu, qui d'aiguillons preſſoit leur flanc poudreux.
 Au travers les rochers la peur les précipite.
 L'eſſieu crie, & ſe rompt. L'intépide Hippolyte
 Voit voler en éclats tout ſon char fracafſé.
 Dans les rênes lui-même il tombe embarrafſé.
 Exculez ma douleur. Cette image cruelle
 Sera pour moi de pleurs une ſource éternelle.
 J'ai vû, Seigneur, j'ai vû votre malheureux fils
 Traîné par les chevaux que ſa main a nourris.
 Il veut les rappeler, & ſa voix les effraie.
 Ils courent. Tout ſon corps n'eſt bien-tôt qu'une plaie.
 De nos cris douloureux la plaine retentit.
 Leur fougue impetueuſe enfin ſe ralentit.
 Ils s'arrêtent, non loin de ces tombeaux antiques,
 Où des Rois ſes ayens ſont les froides reliques.
 J'y cours en ſoupirant, & ſa garde me ſuit.
 De ſon généreux ſang la trace nous conduit.
 Les rochers en ſont teints. Les ronces dégoutantes

Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
 J'arrive, je l'appelle, & me tendant la main.
 Il ouvre un œil mourant, qu'il referme soudain
Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.
Prenez soin après ma mort de la triste Aricie.
Cher ami, si mon père un jour désabusé
Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
Pour apaiser mon sang, O mon ombre plaintive,
Di-lui, qu'avec douceur il traite sa captive,
Qu'il lui rende... A ce mot ce héros expiré
 N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré,
 Triste objet où des dieux triomphe la colere;
 Et que méconnoîtroit l'œil même de son père.

T H E S E E.

O mon fils! Cher espoir que je me suis ravi!
 Inexorables dieux, qui m'avez trop servi!
 A quels mortels regrets ma vie est réservée!

T H E R A M E N E.

La timide Aricie est alors arrivée.
 Elle venoit, Seigneur, fuyant votre courroux,
 A la face des dieux l'accepter pour époux.
 Elle approche. Elle voit l'herbe rouge & fumante.
 Elle voit, quel objet pour les yeux d'une amante!
 Hippolyte étendu, sans forme & sans couleur.
 Elle veut quelque tems douter de son malheur,
 Et ne connoissant plus ce héros qu'elle adore,
 Elle voit Hippolyte, & le demande encore.
 Mais, trop sûre à la fin qu'il est devant ses yeux,
 Par un triste regard elle accuse les dieux,
 Et froide, gémissante, & presque inanimée,
 Aux pieds de son amant elle tombe pâmée.
 Ismène est auprès d'elle. Ismène toute en pleurs
 La rappelle à la vie, ou plutôt aux douleurs.
 Et moi, je suis venu, detestant la lumière,
 Vous dire d'un héros la volonté dernière;
 Et m'acquitter, Seigneur, du malheureux emploi,
 Dont son cœur expirant s'est reposé sur moi.
 Mais j'aperçois venir sa mortelle ennemie.

SCE-

SCÈNE DERNIÈRE.

THESE'E, PHEDRE, THERAMENE,
PANOPE, *gardiens*.

THESE'E.

HE bien, vous triomphez, & mon fils est sans vie.
Ah, que j'ai lieu de craindre ! Et qu'un cruel
soupçon

L'excusant dans mon cœur, m'alarme avec raison ?
Mais, Madame, il est mort, prenez votre victime.
Jouissez de sa perte injuste, ou légitime.

Je consens que mes yeux soient toujours abusés.

Je le crois criminel, puisque vous l'accusez.

Son trépas à mes pleurs offre assez de matières,

Sans que j'aie à chercher d'odieuses lumières,

Qui, ne pouvant le rendre à ma juste douleur,

Peut-être ne feroient qu'accroître mon malheur.

Laissez-moi loin de vous, & loin de ce rivage

De mon fils déchiré fuir la sanglante image.

Confus, persécuté d'un mortel souvenir,

De l'univers entier je voudrois me bannir.

Tout semble s'élever contre mon injustice.

L'éclat de mon nom même augmente mon supplice.

Moins connu des mortels je me cacherois mieux.

Je hais jusques aux soins dont m'honorent les dieux ;

Et je m'en vais pleurer leurs faveurs meurtrières,

Sans plus les fatiguer d'inutiles prières.

Quoi qu'ils fissent pour moi, leur funeste bonté

Ne me sauroit payer de ce qu'ils m'ont ôté.

PHEDRE.

Non, Théïée, il faut rompre un injuste silence.

Il faut à votre fils rendre son innocence,

Il n'étoit point coupable.

THESE'E.

Ah, pere infortuné !

Et c'est sur votre foi que je l'ai condamné !

Cruelle, pensez-vous être assez excusée...

PHE-

P H E D R E
P H E D R E.

Les momens me sont chers, écoutez-moi, Thésée.
C'est moi, qui sur ce fils chaste & respectueux
Osaï jeter un œil profane, incestueux.
Le ciel mit dans mon sein une flamme funeste.
La détestable Oenone a conduit tout le reste.
Elle a craint qu' Hippolyte, instruit de ma fureur,
Ne découvrit un feu qui lui faisoit horreur.
La perfide, abusant de ma foiblesse extrême,
S'est hâtée à vos yeux de l'accuser lui-même.
Elle s'en est punie, &, fuyant mon courroux,
A cherché dans les flots un supplice trop doux.
Le fer auroit déjà tranché ma destinée.
Mais je laissois gémir la vertu soupçonnée.
J'ai voulu, devant vous, exposant mes remords,
Par un chemin plus lent descendre chez les morts.
J'ai pris, j'ai fait couler dans mes brûlantes veines
Un poison que Médée apporta dans Athènes.
Déjà jusqu'à mon cœur le venin parvenu
Dans ce cœur expirant jette un froid inconnu.
Déjà je ne vois plus qu'à travers un nuage
Et le ciel, & l'époux que ma présence outrage;
Et la mort à mes yeux déroband la clarté,
Rend au jour, qu'ils soliloient, toute sa pureté.

P A N O P E.

Elle expire, Seigneur.

T H E S E E.

D'une action si noire
Que ne peut avec elle expirer la mémoire!
Allons, de mon erreur, hélas! trop éclairci
Mêler nos pleurs au sang de mon malheureux fils.
Allons de ce cher fils embrasser ce qui reste,
Expier la fureur d'un vœu que je déteste.
Rendons-lui les honneurs qu'il a trop mérités.
Et pour mieux apaiser ses manes irrités,
Que, malgré les complots d'une injuste famille,
Son amante aujourd'hui me tienne lieu de fille.

Fin